

La menace écologique nous demande de grandir !

Réchauffement climatiques, pollution des eaux, disparition des espèces, aliments « bourrés » de pesticides... Il n'est pas de jour où nous ne soyons avertis par les médias des dégradations majeures subies par la planète. Les scientifiques sont formels et tirent la sonnette d'alarme. Nous sommes obligés d'en faire le constat : le comportement d'une partie des êtres humains, ceux qu'on appelle « modernes », a mis en danger l'espèce en son entier en modifiant de façon irréversible notre environnement.

Nous voilà au pied du mur et nous réalisons - mieux vaut tard que jamais !- qu'il nous faut redresser la barre pour limiter au maximum la casse ! Mais sommes-nous vraiment capables de le faire ?

Pour être résolue, toute crise, quelle que soit sa nature, nécessite de faire retour sur les causes qui en sont à l'origine. Comprendre comment nous en sommes arrivés à une telle situation est indispensable si nous voulons vraiment être capable d'adopter un autre comportement, un comportement qui soit plus responsable envers la terre et par ricochet moins dangereux pour nous-mêmes. Nous devons nous poser la question : « Pourquoi, alors que depuis plusieurs décennies les militants écologistes n'ont pas arrêté de nous faire part de leur souci pour la planète, avons-nous laissé la situation se dégrader à ce point ? »

Nous nous sommes crus sans devoirs vis à vis de notre environnement terrien et nous nous sommes positionnés en maîtres, pensant que nous pouvions en disposer à notre gré. Erreur ! Nous avons fait comme si nos actions n'avaient aucune conséquence vraiment grave, comme si nous pouvions nous comporter sans dommages dans le sens de nos seuls intérêts immédiats. Erreur ! Nous avons cru que le progrès technique allait nous apporter « le meilleur » en nous donnant parfaite maîtrise sur la nature. Erreur ! Nous considérant comme des êtres séparés, nous nous sommes uniquement préoccupés de produire des objets, de la richesse, de la communication, de l'énergie, des loisirs... Erreur ! Erreur ! Erreur !

L'avantage de l'erreur, c'est que, si on réchappe à ses conséquences néfastes, elle fait grandir ! La crise dans laquelle elle nous plonge est susceptible de nous conduire à plus de conscience, plus de sagesse, à davantage de compréhension vis à vis des lois de la vie. Elle peut déclencher une mutation interne qui nous fasse devenir autre.

Crispés sur notre sentiment de séparation

Si l'on porte le regard sur la trajectoire que l'humanité a parcourue au cours des derniers millénaires, on constate une progressive échappée de l'individu par rapport à tout ce qui l'enveloppait initialement. Au temps des chasseurs-cueilleurs, il n'existait pas de séparation entre l'être humain et la nature mais un état d'osmose : la communauté primitive faisait partie intégrante du cosmos, elle en était indissociable. Les membres des peuplades qui ont plus ou moins perduré selon ce modèle et dont les ethnologues étudient le comportement se montrent parfaitement insérés dans leur milieu. Ils considèrent la terre comme une mère généreuse et les animaux comme des frères vis à vis desquels ils ne se sentent aucune supériorité. Cet état d'appartenance existe non pas seulement vis à vis de la nature mais aussi de la communauté : il n'y a pas, ou très peu, d'identité personnelle dans les sociétés traditionnelles : le « je » ne saurait se poser face au groupe.

La première rupture s'est produite avec le néolithique : l'être humain a commencé à se penser en dehors de la nature. Il est devenu capable de la regarder comme un élément extérieur à lui. Il a compris qu'il pouvait agir sur elle. La dualité homme-nature est née. Elle n'a fait que s'accroître au cours des différentes phases que l'humanité a traversées par la suite, du moins en Occident (1).

La révolution apportée par l'apparition du monothéisme a favorisé cette coupure. Cette dernière réalise une véritable sortie de l'Eden : l'être humain ne trouve plus son origine dans la terre-mère,

dans ce jardin fertile dans lequel il se sentait parfaitement intégré, il est devenu le fils du père céleste. L'esprit a désormais prévalence sur la nature. Que ce soit la nature extérieure : les hommes peuvent exercer leur domination sur la création même si elle reste limitée au début, en raison du respect dans laquelle on la tient encore. Ou la nature intérieure : ils doivent se soumettre à des règles morales pour juguler les mouvements passionnels de la chair.

En réalité, c'est un triple lien : nature, société, être humain qui progressivement s'est défait pour aboutir avec le siècle des Lumières à ce que Marcel Gauchet a appelé « l'individualisme démocratique » (2). Les hommes ne se sont pas seulement libérés de leur dépendance à la mère-terre mais aussi de l'emprise de la communauté : ils se sont peu dégagé pour une bonne part de l'appartenance au corps social et aux systèmes religieux et politique qui lui étaient afférents. Désormais chaque individu se voit accordé des droits : il est davantage respecté pour ce qu'il est, il est reconnu dans son autonomie et sa singularité, il est devenu libre de se déterminer dans le sens qu'il entend.

Parallèlement à l'émergence de cette indépendance de la personne, on assiste à une perte de cohésion qui affecte trois niveaux en même temps : le rapport de l'être humain avec la nature, le rapport de l'être humain à ses semblables, le rapport de l'être humain à lui-même. Une triple déchirure qui va de pair avec une désacralisation du monde puisque l'on se tient maintenant hors de tout lien avec la transcendance.

Promothée a volé le feu aux dieux. Dans ce mouvement d'émancipation, nous sommes censés avoir acquis beaucoup de liberté et de pouvoir. Le respect dû à chacun grâce à l'établissement de la démocratie, aussi imparfait soit-il encore, est une avancée considérable qui donne possibilité aux uns et aux autres de devenir des sujets, des êtres participant pleinement à l'évolution du monde par leur potentiel créatif. Pourtant notre soi-disant liberté semble aujourd'hui bien malmenée devant les nouvelles exigences du monde moderne. Pourtant notre puissance menace aujourd'hui se retourner de manière dramatique contre nous.

S'il en est ainsi, c'est que nous ne sommes pas allés assez loin. Nous nous sommes séparés mais comme de petits enfants qui, découvrant l'ivresse des premiers instants d'autonomie, ne veulent plus rien savoir du lien qu'ils ont encore avec leurs parents. Nous nous sommes séparés mais sur le mode de la domination qui ignore le besoin que l'on a de l'autre, sur le mode du rejet de toute racine, sur le mode du clivage qui privilégie le seul côté de l'émancipation tout en dénigrant la valeur de ce qui nous a portés jusqu'à présent : la nature et le lien social. Comme si l'on ne pouvait pas être à la fois seul et avec, à la fois libres et reliés !

Nous avons considéré l'individu comme celui qui n'avait de compte à rendre à personne sauf à lui-même, comme s'il était indépendant de ses appartenances au monde des humains et à la nature. Revenus de tout, après les terribles catastrophes engendrées par les grandes utopies du XXe siècle, on n'a plus pensé qu'à lui seul et à son petit bonheur terrien que les progrès techniques se sont chargés de lui procurer. Reprenant la thèse de la philosophe Hannah Arendt, Alain de Benoist écrit : « La perspective libérale moderne repose ainsi sur une conception atomiste de la société comme addition d'individus fondamentalement libres et rationnels, censés agir comme des êtres désengagés, exempts de toute détermination a priori, et susceptibles de choisir librement les fins et les valeurs guidant leurs actions (2). »

Le mythe moderne s'est construit dans ce mouvement de division, d'opposition et de rejet qui autorise l'individu à occuper seul la position centrale. Cette dynamique de coupure qui repose sur un discours qui se veut objectif et rationnel, un discours auquel on donne un label scientifique, se manifeste par une position de domination vis-à-vis de la nature, de domination de certains êtres humains sur les autres et de domination de soi sur soi.

Parce que nous sommes héritiers d'une vision duelle du monde qui a disjoint le ciel de la terre et affirmé la suprématie de l'esprit sur la chair, nous avons donné une telle prépondérance à la raison sur le monde des passions, à l'approche objective sur la subjective que l'on en est arrivé à s'enfermer dans l'ère du rationalisme et du scientisme et à devenir des « techno-barbares ». L'état de division n'est pas seulement extérieur, il passe aussi par nous-mêmes. Nous nous retrouvons dans l'obligation

de nous en tenir qu'à un seul niveau, celui de la logique, de faire appel à notre volontarisme aux dépens de nos besoins profonds et de répondre concrètement au modèle dominant, basé sur le système production-consommation, en faisant taire en nous ce qui ne lui correspond pas, ce qui est de l'ordre de l'irrationnel, de l'intuitif, du sensible et du poétique. Ainsi la domination s'exerce aussi sur soi-même, sur la part instinctive et animale, qui réside aux tréfonds de notre être. Elle est le résultat d'une entreprise de domestication de l'âme humaine par les effets du refoulement. C'est ainsi que, en lieu et place de notre advenir de sujets, nous devenons les objets du monde marchand que nous avons créés. Soumis aux exigences de rentabilité, ballottés selon les mouvements de la bourse, malmenés par une concurrence impitoyable qui fait de l'exclusion et de la précarité, emportés dans une course consumériste de plus en plus frénétique, et maintenant menacés jusque dans notre survie ..., nous payons cher finalement les avantages que l'on nous a fait miroiter et auxquels nous avons bien voulu croire.

L'appartenance fait peur

Nous ne sommes donc pas allés assez loin. Mais à quoi nous engagerait un désir d'aller « plus loin » ?

A nous séparer sans nous sentir aussitôt menacés d'engloutissement, à nous rendre autonomes tout en nous percevant reliés, à sortir de notre position égotique sans craindre de nous perdre. Voilà bien là toute la difficulté de l'entreprise ! Pourtant tant que l'on n'aura pas suffisamment cheminé dans cette voie qui conjugue l'affirmation de soi et l'appartenance au monde qui nous entoure, il ne pourra pas y avoir de changement suffisant pour arrêter le processus de destruction planétaire.

L'état de pollution extérieure est le même que notre état de pollution intérieure. Si nous ne modifions pas le second, le premier se poursuivra d'une manière ou d'une autre. Un renversement de fond en comble nous est demandé et non des « mesurette » qui ne remettent surtout pas en question notre mode de fonctionnement ! C'est au fond de soi que cela se passe, au plus profond de soi. Pas ailleurs ! La véritable écologie nécessite un changement des coeurs et des esprits qui aille dans le sens d'une plus grande maturité.

Tout dernièrement, j'animais une session qui réunissait des professionnels de l'écoute. Mon désir était de favoriser le plus possible une parole authentique afin que la rencontre soit féconde pour les uns et les autres. Ce ne fut pas sans quelques difficultés : très vite, les rires nerveux, les mouvements des corps manifestant une attitude de repli, les discours ostensiblement théoriques et les récits pour faire diversion me firent comprendre que d'intenses réactions de peur affectaient les personnes. Il fallait d'abord que la confiance s'instaure pour qu'un échange véritable puisse avoir lieu.

Les psychanalystes qui se sont penchés sur les phénomènes de groupe ont mesuré combien chacun peut se sentir menacé dans une telle situation, les attitudes « fierottes » qu'il nous arrive d'afficher n'étant tout au plus qu'un masque pour cacher l'angoisse sous-jacente. Pour ma part, j'ai toujours été dérangée par le comportement des randonneurs en montagne lorsqu'ils marchaient en groupe. Alors que, pris individuellement, ces hommes et ces femmes se montrent agréables et intelligents, on ne les reconnaît plus dès lors qu'ils font partie de ces « collectives ». Il y a ceux qui n'en finissent pas de bavasser, le plus souvent pour ne rien dire, alors même que le cadre dans lequel on se trouve invite à la contemplation silencieuse ; il y a ceux qui enchaînent des histoires drôles qui ne font rire qu'eux-mêmes ; il y a ceux qui se retirent en eux-mêmes...

Il arrive que le groupe provoque un malaise tel que, pour se protéger, l'on se sente obligé de se cacher, soit en s'effaçant, soit en faisant énormément de bruit ! C'est qu'il réveille en nous des angoisses très profondes qui sont en rapport avec les premiers stades du développement psychique. De la fusion initiale où le nourrisson et la mère sont confondus, naît progressivement le « moi » de l'enfant, un sentiment de son identité qui sera à la base de son existence. Toute immersion dans un collectif réveille des peurs qui sont liées à ce moment si précoce de notre vie : peurs de ne pas

pouvoir être distinct, de ne pas pouvoir nous montrer différent, de perdre notre identité, d'être en quelque sorte « avalé » par la mère.

On voit ainsi combien le sentiment d'être séparé est fragile et l'on comprend du coup qu'il ait besoin d'être renforcé, au point que l'on en arrive à rejeter l'autre, à l'annuler, à le faire disparaître. Sans doute, la réaction est-elle d'autant plus forte qu'inconsciemment nous gardons tous, cachée au fond de nous, une nostalgie du paradis perdu, celui de la grande osmose matricielle. Mais tout cela va plus loin encore...

Harold Searles, un psychiatre et psychanalyste américain qui a travaillé de longues années avec des psychotiques, a mesuré dès les années 1960 l'importance de l'environnement non humain dans la constitution de la psyché (3). Au stade du nourrisson, l'être ne fait pas seulement un avec la mère mais un aussi avec l'environnement élargi, du groupe familial et social jusqu'aux objets et éléments naturels qui l'entourent. Lorsque le vent caresse sa joue, le bébé est le vent. Lorsqu'un éclat d'une lumière attire son regard, il est cet éclat. Le processus de différenciation qui permet à l'enfant d'acquiescer peu à peu son « je » ne se produit pas seulement vis à vis de sa mère ou de son groupe familial et social mais aussi vis à vis du monde non humain dans lequel il évolue.

Pour Harold Searles, la difficulté à prendre conscience de l'importance de la nature vient de là. Chez le tout petit, la perception de soi s'instaure à travers trois étapes, qui se chevauchent plus ou moins les unes les autres : d'abord comme être vivant par rapport au monde inanimé ; ensuite comme être vivant humain par rapport aux mondes végétal et animal ; et enfin comme être vivant humain différencié par rapport aux autres êtres humains. En raison de l'état de non-séparation à l'origine, celui qui était le nôtre quand nous étions nourrisson mais celui aussi qui était celui de nos ancêtres d'avant le néolithique dans leur milieu naturel, nous sommes, d'une certaine manière, obligés de mener une lutte constante pour nous sentir différenciés de la réalité qui nous entoure. Au fond de nous perdure une angoisse, celle d'être submergé par cette réalité au point de ne plus nous sentir distinct, au point encore de ne plus nous sentir humain, voire même vivant. Pour nous protéger nous préférons ignorer ce monde environnant qui nous fait peur, ne pas voir combien il nous est nécessaire, nier les liens que nous avons avec lui.

Dans cette réaction de rejet, il se peut que nous soyons aussi sous l'influence d'un sentiment de nostalgie vis-à-vis du ressenti initial de totalité que nous avons irrémédiablement perdu. Nous éprouverions une certaine souffrance à ne plus pouvoir vivre l'intense harmonie qui prévalait quand le monde était vécu comme une extension de nous-mêmes, quand nous baignions dans une matrice globale qui n'était pas seulement constituée des autres êtres humains mais aussi des éléments non humains : vent, éclat de lumière, nuages, arbres, animaux...

Le résultat de cette situation, c'est qu'à défaut de pouvoir reconnaître notre appartenance au monde qui nous entoure, nous avons préféré camper sur nos positions : tenir debout tout seul et, comme Titanic, foncer droit... vers la catastrophe ! Nous commençons maintenant à réaliser les dangers que nous fait encourir cette attitude : nous considérer comme des entités séparées nous conduit à un seuil dramatique. Pour quelques psychologues américains d'avant-garde, ceux qui ont inventé le concept d'éco-psychologie, le danger n'est d'ailleurs pas seulement physique, il est également psychique. Parce que la nature et l'être humain sont constamment en interaction, les dégradations de notre planète ne sont pas sans conséquences sur l'état de notre état mental. La dévastation de notre environnement ajoute de l'angoisse, du stress, de la dépression, de la violence... Déjà, en 1960, Harold Searles écrivait : « L'élément non humain de l'environnement de l'homme forme l'un des constituants les plus fondamentaux de la vie psychique... Si l'homme s'efforce de fermer les yeux sur la force de ce lien, il prend le risque de compromettre sa santé psychique. »

Nous relier à nous-mêmes

Reconnaître notre appartenance, reconnaître que l'autre compte et accepter la vie dans sa totalité ne peut se faire que si nous commençons par nous accueillir nous-mêmes. Nous n'arrêtons pas de dire

« non » : aux évènements qui se présentent, à la nature et à ses lois, aux « mauvaises herbes » de notre jardin, au temps trop pluvieux ou trop sec, aux pies qui dévorent les cerises, mais aussi aux loups, aux serpents et aux baleines, à nos congénères qui ne pensent ni ne font comme il faudrait... Mais d'abord et avant tout, nous disons « non » à nous-mêmes, à la présence de la vie en nous. Nous n'acceptons et ne voyons qu'une certaine partie de notre personne. « Nous passons notre temps à négliger le meilleur de nous-même. » déclare Guy Corneau dans l'ouvrage qu'il vient de publier. « Nous n'arrêtons pas de remettre ce projet à plus tard. Nous vivons entravé, comme si quelque chose ou quelqu'un nous empêchait d'aller vers cet idéal. »(5)

Sans nous en rendre compte, nous n'arrêtons pas de résister au « je suis » qui est en nous et qui demande pourtant sans cesse à se manifester. Et comme cette attitude nous laisse insatisfaits, nous attendons des autres et de la vie qu'ils nous apportent le bonheur auquel nous aspirons. Nous devenons des personnes dépendantes : accrochés à des objets censés nous apporter le bien-être (nourriture, alcools, télé, gadgets de toutes sortes...) ou accrochés à nos proches censés nous rendre heureux. Souvent nous ne nous rendons pas compte de l'exigence qui est la nôtre, de notre insidieuse tyrannie qui fait que nous ne pouvons véritablement rencontrer personne, ni l'autre tel qu'il est, ni la terre, ni les plantes et les animaux puisque nous ne les voyons qu'à travers le filtre de nos attentes.

Pour retrouver le contact avec soi, avec l'élan de vie susceptible de nous porter et de nous remplir, il nous faut d'abord voir ce qui fait barrage et découvrir notre « formatage » à la fois social et familial. Il nous faut regarder en nous ce qui s'y produit. Surtout ne pas porter de jugement négatif sur ce que nous découvrons de nous-mêmes mais accueillir sans censurer d'aucune manière.

« Mais qu'est-ce que je vais inventer là ? Quel cinéma est-ce que je suis en train de me faire ? » répétait régulièrement Géraldine. Cette jeune femme commençait à laisser s'exprimer des ressentis nouveaux mais, ayant appris depuis si longtemps à les museler, il lui semblait qu'ils n'avaient pas lieu d'être. Aussitôt apparus, elle les critiquait violemment, histoire de les rejeter dans le monde de l'oubli. En réalité, elle était restée dépendante de ses parents à un point tel qu'il lui était impossible de rencontrer un partenaire pour construire une vie à deux. La colère et le désespoir, résultant de cette situation qui lui interdisait de devenir femme, ne devaient pas se manifester. Le danger était trop grand de remettre en cause le *statu quo* de sa relation fusionnelle avec ses parents.

Géraldine se plaignait de son existence sans voir en fait qu'elle ne faisait que tourner le dos constamment aux désirs qui étaient les siens et au mouvement créateur de son être. Nous nous rétrécissons pour correspondre à ce que nous croyons que les autres et la société attendent de nous. Nous mettons entre la vie et nous des couches successives afin de devenir des personnes parfaitement adaptées au monde dans lequel nous sommes. Parce que nous avons besoin de reconnaissance, parce que nous n'en avons pas toujours assez reçu pendant notre enfance, parce que nous avons peur de nous retrouver seuls et abandonnés, nous restons tributaires de l'extérieur, soumis à répéter les mêmes comportements, et nous verrouillons l'accès à notre être véritable. Nous nous créons un personnage qui nous permet de survivre et nous craignons mortellement ce qui menace cette construction. Nous restons enfermés dans notre bulle refusant toute rencontre qui risquerait de la faire crever.

La première rencontre qu'il nous faut établir est avec nous-mêmes, avec ce qui se produit dans notre corps en terme de sensations, d'émotions, d'affects, d'images aussi. Toute une nature intérieure sauvage dont nous sommes coupés aussi sûrement que nous nous coupons de la nature extérieure car elle nous fait peur. Dans nos rêves peuvent surgir des loups prêts à nous sauter à la gorge, des araignées qui cherchent à nous ligoter dans leur toile, des sangsues qui nous collent à la peau, des rochers qui tombent sur nos têtes, des vagues sur le point de nous submerger... tout un monde qui raconte l'état de guerre intérieur dans lequel nous sommes pris.

Nous reconnecter avec les sensations de notre corps, nous reconnecter avec notre vitalité profonde et les élans vibrants de notre cœur, avec le « meilleur de soi », passe par la nécessité d'accueillir nos souffrances et nos peurs. Ces émotions douloureuses, liées à nos expériences d'être humain blessé, ne manquent pas de surgir lorsque sautent les verrous. Elles sont le signe de la vie qui se remet en

circulation. Lorsqu'elle se réalise, cette démarche d'unification avec nous-mêmes nous permet de ne plus attendre d'être autant soulagés et comblés par l'extérieur et d'arrêter de nous montrer exigeants. Nous nous défaisons du personnage égocentrique qui se croit séparé et unique et qui veut posséder, maîtriser, être en sécurité, avoir le dessus, conserver... Nous ouvrons nos âmes à la vie inconnue et nous participons à toutes ses manifestations.

Nous devenons solidaires. Solidaires de nous mêmes : nous arrêtons de condamner nos mouvements intérieurs par des jugements négatifs et acceptons, au contraire, de reconnaître les conflits dans lesquels nous sommes pris et par delà les raisons profondes de notre coeur. Solidaires de l'autre : nous devenons sensible au destin des êtres humains proches ou lointains mais aussi du milieu naturel qui est le nôtre. Nous apprenons à rester en communication avec tout ce qui est différent, à nous mettre au diapason de tout ce qui vit, à nous sentir en unité avec le monde. Alors certains gestes, certains comportements s'imposent d'eux-mêmes. Parce que nous souffrons du sort fait à la terre nous commençons à changer notre manière de faire. Un peu plus de tri des déchets, un peu plus d'attention à notre consommation énergétique, à notre façon de manger, à notre mode de transport... Chacun commence par le bout qu'il peut. Mais c'est ainsi que le changement global pourra se faire.

Comme toute personne faisant face à son destin, qui prend la responsabilité de vivre dans un ensemble, donc d'inclure la perspective de l'autre, chacun se retrouve confronté là où il est à des problèmes concrets. Il lui faut mesurer la complexité de chaque situation, dans le sens décrit par Edgar Morin, ce qui signifie qu'il lui faut réaliser que les éléments qui la constituent sont à la fois complémentaires et concurrents. Etre soi, un individu différencié, et vivre l'interdépendance avec l'autre, les autres, le cosmos, tel est le défi que le destin collectif lui demande de relever aujourd'hui à la place qui est la sienne.

Bibliographie :

- (1) Frédéric Lenoir décrit cette évolution qui a fait sortir l'être humain de la nature. Il s'appuie sur l'explication donnée par le philosophe Karl Jaspers qui décrit quatre étapes historiques de mutation : « au début du néolithique (vers – 7000, - 8000 au Proche-Orient), avec les premières civilisations antiques (vers – 3000), lors de l'émergence des grands empires (vers – 500) et avec la modernité (vers + 500). » *Les métamorphoses de Dieu*, Plon, 2003, p. 376 à 387.
- (2) Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, Gallimard, 1985.
- (3) Alain de Benoist, « Le droit à la différence est imprescriptible », dans la revue *Eléments*, n°113, été 2004.
- (4) Harold Searles, *L'environnement non humain*, Gallimard, 1986.
- (5) Guy Corneau, *Le meilleur de soi*, Robert Laffont, mars 2007.
- (6) Dans un sens similaire, Jung parlait de la nécessité de soutenir la tension des opposés.